

## **La miséricorde dans la communauté : réconciliation, dialogue, remettre les dettes**

Pour approfondir avec vous le thème de la miséricorde en communauté, je voudrais partir d'un passage du Sermon sur la montagne, au chapitre 5 de saint Matthieu :

« Donc, lorsque tu vas présenter ton offrande à l'autel, si, là, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse ton offrande, là, devant l'autel, va d'abord te réconcilier avec ton frère, et ensuite viens présenter ton offrande. » (Mt 5,23-24)

### **L'offrande perturbée**

C'est un passage de l'Évangile qui me semble bien correspondre à notre vie et à notre vocation. Jésus s'adresse à quelqu'un qui présente son offrande à l'autel. En grec « présenter l'offrande » pourrait se traduire littéralement : « apporter un cadeau ». Cela implique donc une idée de geste libre, gratuit. L'offrande que nous apportons à l'autel est un cadeau que nous désirons faire à Dieu. Notons que l'intention de l'offrant est avant tout d'offrir l'offrande *sur* l'autel (*epi to thysiasterion*). Mais c'est comme si Jésus l'arrêtait et lui disait de laisser l'offrande *devant* l'autel (*emprosthen tou thysiasteriou*).

Le geste de présenter son propre don à l'autel de Dieu est le sens condensé de la vocation monastique. C'est le sens de la vocation de tout baptisé, mais les moines et moniales sont appelés à se concentrer sur ce geste, à savoir de vivre leur baptême comme offrande de soi au Seigneur, l'offrande que nous sommes tous toujours invités à exprimer et à renouveler dans la célébration de l'Eucharistie. Eh bien, c'est un peu comme si Jésus, dans ce passage du sermon sur la montagne, était en train de regarder un moine, une moniale, qui fait Profession. Ce n'est pas par hasard si le rite de la Profession prévoit de signer la charte des vœux sur l'autel et de la laisser sur l'autel pendant la prière eucharistique. Jésus regarde ce moine qui librement met son offrande sur l'autel et lui dit : Arrête-toi un instant ! Avant de poser ton offrande sur l'autel, je t'invite à réfléchir, à penser, littéralement à « se souvenir ». Et de quoi faut-il se souvenir ? Est-ce du rite, de la cérémonie ? Est-ce de Dieu et des anges ? Non ! Le Christ veut que nous nous souvenions de notre frère, de notre sœur.

Voilà que quelqu'un était là tout pieux et plein de bons sentiments religieux, et peut-être avait-il réussi à libérer son esprit de toute distraction pour penser seulement à Dieu, à l'offrande sacrée, à la religion, et Jésus vient « gâcher la cérémonie », il perturbe le rite et nous demande pour ainsi dire de « nous distraire », de penser à

autre chose qu'à Dieu. Il nous demande de nous souvenir de notre frère et, comme si cela ne suffisait à perturber notre recueillement, Il nous invite à penser au frère qui a « quelque chose contre » nous, qui est notre adversaire, ou dont nous sommes l'adversaire. Nous savons très bien que rien ne trouble plus notre paix et notre prière que de penser aux gens avec lesquels nous avons des difficultés de relation. Pourtant, le Christ nous demande de ne pas censurer cette pensée, de nous souvenir précisément de ces personnes, et de plus Il le demande comme condition pour bien prier, pour bien offrir notre vie à Dieu et de l'offrir en vérité.

### **La voix du sang d'Abel**

Nous devons entendre, dans cet appel de Jésus à nous souvenir du frère avec lequel nous ne sommes pas en bons termes, la résonance d'une très longue histoire, qui nous ramène jusqu'à Caïn et Abel. Parce que Jésus est comme Dieu qui "trouble" la conscience de Caïn en lui demandant : "Où est ton frère Abel ?" (Gn 4,9). N'oublions pas que l'inimitié de Caïn contre Abel est née à propos des offrandes présentées à Dieu (cf. Gn 4,3-5). Dieu rappelle à Caïn que le frère qu'il n'aime pas ne peut être oublié devant Lui. Et Abel, n'avait pas simplement « quelque chose contre » Caïn: "la voix de son sang" criait vers Dieu du sol (cf. Gn 4,10). Le sang d'Abel, la vie d'Abel, "avait quelque chose contre" Caïn, accusait Caïn, et Dieu entend ce cri, cette plainte, cette accusation du frère innocent envers le frère qui lui a fait du mal.

Alors, il est important pour nous de comprendre que, dans le passage de l'Évangile que nous sommes en train de méditer, le grief de notre frère contre nous est aussi une accusation qui nous rend coupables, ou au moins responsables. Nous devons accepter de nous confronter à cette accusation. Comme le sang d'Abel, Dieu entend l'accusation que le cœur du frère a envers nous et Il nous demande d'être nous aussi sensibles à cette accusation, de l'écouter, de la résoudre avant de mettre notre offrande sur l'autel.

Dans les Psaumes aussi, nous trouvons cette demande de Dieu de ne pas vouloir Lui offrir des sacrifices en passant sur la relation avec nos frères et sœurs. Par exemple dans le Psaume 49 :

« Tu livres ta bouche au mal,  
ta langue trame des mensonges.  
Tu t'assieds, tu diffames ton frère,  
tu flétris le fils de ta mère.  
Voilà ce que tu fais ;  
garderai-je le silence ?  
Penses-tu que je suis comme toi ?  
Je mets cela sous tes yeux, et je t'accuse. (...)  
Qui offre le sacrifice d'action de grâce,  
celui-là me rend gloire :  
sur le chemin qu'il aura pris,  
je lui ferai voir le salut de Dieu. » (Ps 49,19-23)

En somme, Dieu demande toujours de nous souvenir de notre prochain, de ne pas aller à Lui en oubliant les frères, les sœurs. Les Psaumes, les Prophètes, et l'ensemble du Nouveau Testament, sont un rappel constant de ce « souviens-toi de ton frère ». Les Patriarches aussi ont vécu cela. Abraham, en présence de Dieu qui lui apparaît à Mambré, est tout occupé par la pensée des habitants de Sodome, quoiqu'ils soient pécheurs, et il fait tout pour obtenir la miséricorde de Dieu (cf. Gn 18,23-32). Et quelle est la première parole de Moïse dans la Bible ? C'est celle qu'il dit à un hébreu qui frappe un autre hébreu : « Pourquoi frappes-tu ton frère ? » (Ex 2,13). Toute la vocation de Moïse commence au fond ici, à partir de cette question, de cette invitation à se souvenir du frère et à prendre conscience de ce qui se passe entre lui et moi.

La première parole de Moïse, comme la première parole de Dieu à Caïn (Gn 4,6-9), ou la première parole de Jésus à saint Paul – « Pourquoi me persécutes-tu ? » (Ac 9,4) – est une question dramatique qui nous rappelle le problème de la relation avec nos frères. Accueillir cette question est un jugement qui met en évidence toute la résistance à l'amour qu'il y a en nous. Cette question est une plaie. Si nous l'accueillons, elle peut être une plaie de repentance qui génère une compassion pour tous, qui n'est pas nôtre, qui est grâce, un vrai miracle. C'est comme si Dieu venait demander notre cœur, nous le demander et nous le prendre, pour en faire don à notre frère blessé, comme Dieu nous donne le Sien.

### **La réconciliation fait partie de l'offrande**

Jésus nous invite à insérer, dans l'acte de notre offrande à Dieu, la pensée, le souvenir de nos relations fraternelles. En somme, nous ne pouvons pas vivre la relation avec Dieu en vérité si, en nous, la discorde avec le frère n'est pas apaisée. Notons que ce souvenir du frère avec qui on est en discorde, et le fait de sortir pour se réconcilier avec lui, dans un certain sens, n'est pas un acte en dehors de l'offrande. De fait, Jésus demande de laisser là l'offrande devant l'autel, tandis qu'on va se réconcilier avec son frère. De la sorte, c'est comme si aller se réconcilier faisait partie du don. C'est comme s'il manquait au don quelque chose que l'offrant doit encore aller chercher pour l'ajouter à l'offrande, pour que celle-ci soit vraiment complète et agréable à Dieu.

Dans la vie chrétienne, et en particulier dans la vie monastique, on ne peut dissocier l'offrande à Dieu de la réconciliation fraternelle. Dans le Christ, il n'est plus possible de dissocier la relation avec Dieu et la relation avec le prochain. Dans la parabole du bon Samaritain de Luc 10,25-37, c'est précisément le point essentiel : le prêtre et le Lévite ne touchent pas l'homme blessé car cela rendrait impur l'offrande faite ou à faire au Temple de Jérusalem ; cela les rendrait inaptes au culte qui est leur métier, et donc la chose la plus importante dans leur vie. En cela ils ne s'aperçoivent pas qu'ils sont en contradiction avec le cœur de la Loi mis en évidence par le docteur qui a interrogé Jésus, en associant quelques passages de

l'ancien Testament : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même » (Lc 10,27 ; cf. Dt 6,5 ; Jos 22,5 ; Lv 19,18).

Au fond, la grande révolution et la nouveauté chrétiennes ne sont pas tellement le culte envers Dieu, mais l'exigence de ne pas dissocier le culte envers Dieu de la charité envers l'homme. Parce que le cœur du christianisme est la personne de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme.

Si nous créons cette dissociation, notre vocation devient une aberration. La dissociation entre l'offrande à Dieu et la réconciliation fraternelle non seulement nous sépare de Dieu, mais nous divise intérieurement, nous empêche d'être des hommes et femmes unifiés, c'est-à-dire « moines ». Entendons-nous : cela vaut dans les deux sens, aussi bien si on se consacre totalement à l'adoration de Dieu en oubliant les frères, que si on se consacre totalement aux frères en oubliant l'amour de Dieu, la prière.

Donc, pour appeler les frères ou les sœurs à la réconciliation, la première étape consiste à les aider à reprendre conscience du fait qu'on ne peut pas offrir sa vie à Dieu, comme chaque moine ou moniale voudrait le faire, sans se consacrer réellement aux relations fraternelles. Chaque jour, au fond, nous sommes appelés à « laisser notre offrande devant l'autel » pour aller « nous réconcilier avec notre frère », et alors seulement, notre offrande, notre vie offerte, est déposée sur l'autel, à disposition de Dieu, à la louange et à la gloire de Dieu. C'est comme si la réconciliation était la manière qui nous est donnée de porter l'offrande de notre vie de devant l'autel jusque sur l'autel, c'est-à-dire la façon de rendre notre offrande vraiment acceptée, accueillie, sanctifiée par Dieu et pour Dieu. Si nous voulons « chercher vraiment Dieu », comme saint Benoît le demande aux novices (cf. RB 58,7), nous ne devons pas oublier de chercher vraiment le frère, la sœur, dont nous sommes séparés ou éloignés.

## **Responsables du cœur du frère**

C'est pour cela que saint Benoît nous aide tout au long de la Règle à nous souvenir du frère qui a quelque chose contre nous. C'est une prise de conscience, une sensibilité, une préoccupation que nous devons cultiver en nous et dans la communauté. Au fond, il s'agit de se sentir responsable des sentiments du frère, de son cœur, de sa joie et de sa tristesse. Plusieurs fois la Règle nous demande cette responsabilité en ce qui concerne les sentiments de l'autre. C'est de là que commence un processus de réconciliation. C'est comme un remords, une contrition, qui nous met mal à l'aise devant Dieu, et alors nous comprenons qu'avec le frère irrité quelque chose doit se passer, qu'il ne suffit pas de laisser passer le problème. Il y a un processus qui doit avoir lieu entre moi et le frère, et si je m'y mets, et le frère aussi, il y aura une occasion d'avancer sur le chemin de l'offrande de notre vie à Dieu. Au fond, il s'agit toujours de cultiver l'attitude de la première communauté chrétienne au Cénacle de Jérusalem. La prière unanime (Ac 1,14) et le fait d'être tous ensemble (2,1)

sont la dimension de l'offre véritable et agréable à Dieu qui accueille la grâce de l'Esprit Saint. Ce qui est demandé à l'homme, à la communauté, est de présenter à Dieu cette concorde, cette unité, à laquelle l'Esprit donne son accomplissement par le don à l'Église de la communion trinitaire.

Un apophtegme anonyme dit : « Donnez l'âme et recevez l'esprit, c'est-à-dire l'Esprit Saint » (Séries thématiques, La componction, n° 54).

Au fond c'est tout le travail ascétique qui nous est continuellement demandé : offrir à Dieu notre âme, notre *psyché*, nos sentiments, nos jugements, notre vie, notre âme, tout notre moi autonome, si souvent replié sur soi-même, pour recevoir l'esprit (*pneuma*), l'Esprit de Dieu qui vient vivifier dans la charité tout ce que nous sommes et ressentons. Tel est le véritable culte, le véritable sacrifice, la véritable offrande que Dieu accueille, et Il l'accueille en répandant sur elle le feu de son Esprit, le Paraclet.

Comme je le disais, Jésus arrête le geste de l'offrande en demandant de penser aux sentiments du frère hostile. Ce « souvenir » de la relation que j'ai avec les frères et sœurs fait partie de l'offrande, et c'est le début de l'offrande accomplie. Je pense à toutes les fois où saint Benoît nous invite d'être attentifs aux sentiments des autres, comme quand il demande au cellérier, avec insistance, de ne contrister personne (RB 31,6-7.13-14.16.19). Ou au chapitre 71, sur l'obéissance mutuelle, quand il demande à chacun, sous peine d'une punition sévère, de se prosterner devant les supérieurs ou les anciens, si l'on se rend compte que leur esprit est irrité ou agité envers nous, même seulement légèrement (RB 71,7-9). Ou quand il demande à l'abbé de disposer toutes choses pour ne pas susciter chez les frères un murmure justifié (RB 41,5). On pourrait donner beaucoup d'autres exemples de cette préoccupation que saint Benoît nous demande envers le cœur des frères ou sœurs. Ainsi, lui aussi veut que dans l'offrande de notre vie, nous n'oublions pas le frère qui a quelque chose contre nous.

Il est important de partir de cette sensibilité à l'autre, de cette non-indifférence envers le cœur de l'autre, même si peut-être l'autre n'a aucune raison d'être irrité. L'irritation du frère est un problème à traiter, à ne pas fuir, non plus par la prière ou la bonté.

Lorsque nous pensons à notre communauté, ou que nous visitons les autres communautés, nous voyons qu'il n'est pas rare que des frères ou sœurs aient « quelque chose contre » d'autres frères ou sœurs, ou contre les supérieurs, ou même contre eux-mêmes. « Être contre » est à l'opposé de l' « être avec » ou de l' « être pour » de la communion chrétienne. C'est vraiment un problème à prendre au sérieux. Il ne s'agit pas tant d'avoir des opinions différentes, mais d'un manque d'amour envers la personne de l'autre qui blesse en profondeur une communauté et toute l'Église. C'est la haine qui éteint la charité.

Parfois, c'est juste quelque chose que le frère nous reproche, qu'il n'aime pas en nous, dont il nous accuse. Même dans ce cas, il est important de le prendre au sé-

rieux, car cela veut dire que je peux vraiment être responsable des sentiments négatifs du frère, de sa tristesse, de la perte de sa paix.

## **Trainés devant le juge**

En tout cas, Jésus nous demande un travail de réconciliation.

En quoi consiste ce travail ? Comment l'encourager dans notre communauté ? C'est justement ici que nous devons parler de dialogue et de remise des dettes.

Le mot grec traduit en Matthieu 5,24 par « réconcilier » est le verbe diallasso, qui littéralement signifie « échanger avec ». Cela implique qu'on se remet dans une situation d'échange avec l'autre, et donc la recherche d'un dialogue, d'un échange de paroles, d'une écoute réciproque pour retrouver la paix dans les relations mutuelles. Pour approfondir cet aspect, il est utile de méditer sur la suite de cet Évangile :

« Mets-toi vite d'accord avec ton adversaire pendant que tu es en chemin avec lui, pour éviter que ton adversaire ne te livre au juge, le juge au garde, et qu'on ne te jette en prison. Amen, je te le dis : tu n'en sortiras pas avant d'avoir payé jusqu'au dernier sou ! » (Mt 5,25-26)

Ici, le frère qui a quelque chose contre nous est appelé « adversaire », en grec *anti-dikos*, ce qui signifie littéralement : adversaire en justice, celui qui nous accuse de ne pas être justes, d'être coupables. De fait, c'est celui qui nous traduit devant les tribunaux afin que nous soyons condamnés à payer notre dette jusqu'au dernier sou. À la lumière d'autres passages et paraboles de l'Évangile, nous comprenons que c'est une situation où nous ne serons pas traités avec miséricorde, où notre dette ne sera pas remise, et où nous devons la payer en prison, privés de liberté, peut-être avec des travaux forcés, comme des esclaves.

Récemment, j'ai reçu un SPAM très bien fait, de la part de la préfecture italienne, qui me déclarait d'être inculpé pour fraude fiscale et blanchiment d'argent. Il était écrit en italien parfait, en termes juridiques, raffinés, avec des références au code civil et pénal. Comme, après l'ouverture de ce message, je devais aller à Laudes et à la messe, je suis resté inquiet pendant quelques heures, et déjà j'imaginai une descente de police pour m'arrêter, etc. Ce n'est pas que j'aie une conscience coupable sur ces questions financières et fiscales, parce que vous savez que je n'ai pas grand-chose à moi. Mais je pensais que peut-être, le fait d'avoir parfois fait passer depuis la Suisse ou l'Italie des dons en espèces aux monastères en Afrique, Viêt-nam, Amérique latine, avait pu être interprété comme fraude fiscale et blanchiment d'argent. En somme, pour quelques heures, j'ai un peu éprouvé l'angoisse que ressent l'accusé en justice qui risque la prison. Et j'ai vu que ce n'est pas agréable du tout !

Eh bien, Jésus nous envoie Lui aussi un SPAM pour simuler une situation angoissante de mise en accusation formelle, et c'est comme s'Il nous disait qu'au fond, la relation avec chaque frère doit passer par cette situation, que dans la relation avec

chaque frère ou sœur, il arrive un moment où on risque d'être livré au juge et d'être jugé seulement par la justice, sans miséricorde, et donc d'être condamné à la prison, condamné à payer toute la dette de notre propre poche, sans aucune remise.

Que faire pour ne pas aboutir devant le juge ? Nous sommes déjà en route vers le juge. Toute vie naît et prend le chemin vers le tribunal de Dieu, où il nous sera demandé compte de tout. La vie humaine est toujours un chemin avec d'autres personnes qui, d'une manière ou d'une autre, mettent en accusation notre justice, notre justice à leur égard. A toute personne avec qui nous vivons, même si c'est une personne qui vit à l'autre bout du monde, nous devons quelque chose. Nous sommes toujours débiteurs les uns des autres. Nous l'oublions, nous feignons de croire que ce n'est pas vrai, que ce n'est pas grave, mais nous sommes toujours redevables à quelqu'un. Tout être humain que le Seigneur met sur notre chemin, nous rend responsable envers lui. Parfois parce qu'il est plus pauvre que nous. Ou peut-être parce qu'il est plus seul que nous, ou qu'il est en moins bonne santé, ou tout simplement parce qu'il est pécheur et a besoin de notre miséricorde. La révolution que le Christ a introduite dans les relations humaines, c'est que nous sommes devenus redevables aussi envers qui est notre débiteur. Parce que le Christ a donné sa vie, tout Lui-même, nous avons un capital de gratuité divine qui efface toute dette des frères envers nous. La miséricorde est ceci : dans le Christ qui est mort et ressuscité pour nous, personne ne peut être débiteur plus que nous ne le sommes, à cause du trésor infini de la grâce de Dieu que nous avons reçu sans le mériter.

## **La voie de la réconciliation**

Alors, que faire ? Que nous recommande Jésus ?

Tout d'abord, Jésus nous rappelle que nous sommes toujours *en chemin* vers le tribunal, vers le jugement final. La vie est ce chemin. Et sur ce chemin, nous sommes en compagnie de notre adversaire. Peut-être qu'il nous tient ferme, qu'il nous a attaché les mains pour ne pas nous laisser échapper, mais nous sommes en chemin. Et Jésus nous dit quelque chose de très intéressant : ce chemin est une opportunité, ce n'est pas encore un lieu de condamnation, mais un espace dans lequel nous pouvons travailler pour notre liberté, nous pouvons encore éviter, non seulement la prison et le remboursement jusqu'au dernier sou, mais aussi le jugement, et la rencontre avec le juge. Et nous pouvons nous investir dans cette démarche en profitant de ce bout de chemin qui nous sépare du tribunal – c'est-à-dire de toute notre vie jusqu'à la mort – pour nous réconcilier avec le frère.

Cela implique une chose fondamentale pour comprendre ce qu'est la réconciliation : *la réconciliation est un chemin*. Ce n'est pas quelque chose qui arrive dans un moment de bonne volonté, ou de bonté volontariste. La réconciliation est un processus, un chemin que je fais avec le frère ou la sœur qui m'accuse, ou que j'accuse. La réconciliation transforme le chemin vers le tribunal de la justice en recherche commune de paix, de communion, de compréhension mutuelle. Nous pourrions

marcher en continuant à nous accuser, ou en refusant de nous parler, en attendant juste la victoire sur le rival, ou en craignant seulement de perdre. Jésus nous invite à faire de la vie et des relations un chemin de réconciliation.

Pensons aux relations dans nos communautés. Combien de frères et de sœurs marchent entre eux ou avec nous en s'accusant mutuellement, ou vont toujours accuser l'autre chez le supérieur, ou auprès de leurs amis à l'intérieur ou à l'extérieur de la communauté ! Combien de frères et de sœurs marchent sans se parler ! Ils ont des problèmes de relation, ils ont un tas de raisons, fondées ou imaginaires, de se plaindre les uns des autres, et ils traînent cette tension pendant des années, des décennies, dans un silence lugubre, un silence de mort, sans vie.

Nous devons alors reconnaître que l'invitation de Jésus est pleine de compassion pour la tristesse et la stérilité à laquelle nous condamnons nos relations, nos communautés, notre vie, lorsque nous ne vivons pas les difficultés de relations, humainement inévitables entre des pécheurs, comme une opportunité de vivre un chemin de réconciliation. S'il nous le demande, c'est parce que cette opportunité nous est offerte, qu'il est possible de la choisir, et que Lui-même veut nous aider à vivre ainsi le chemin de la vie et toutes nos relations. Non seulement pour que la société soit plus paisible et plus humaine, mais aussi pour que tous, nous atteignions notre destin qui est l'offrande, le don total de notre vie au Père qui nous l'a donnée le premier.

Nous devrions lire et méditer à la lumière de tout ceci le chapitre 72 de la Règle, dans lequel parvenir « tous ensemble à la vie éternelle », sous la conduite du Christ, est l'aboutissement d'un chemin de réconciliation et de communion entre les frères et avec le supérieur.

### **Unité de pensée**

Le terme utilisé par l'Évangile pour exprimer la réconciliation que nous sommes appelés à choisir sur le chemin de la vie est le terme *eunoëo*, qui pourrait se traduire par : « être bienveillant », « avoir de bons sentiments », en latin il se traduit par : *consentire* « être d'accord, de même sentiment que l'autre ».

Jésus suggère qu'en chemin, nous devons chercher un accord des sentiments, des pensées. Ceci implique que le chemin de la réconciliation est un chemin de dialogue, de la recherche commune de la vérité, de la vérité sur nous-mêmes, de la vérité de nos relations, de la vérité sur tout et en particulier sur ce qui est plus fort et plus solide que tout ce qui nous divise ou nous rend mécontents les uns des autres.

« De quoi discutiez-vous sur la route ? » (Mc 9,33), demanda un jour Jésus aux disciples, et ils se taisaient parce qu'ils avaient honte d'avouer qu'ils discutaient de « qui est le plus grand » (9,34). Ce n'était pas un dialogue de réconciliation, mais de division. Ils étaient des adversaires les uns des autres, qui se livraient réciproquement au jute pour que tous les autres soient condamnés à être des inférieurs.



Mais pour que notre route commune puisse vraiment être un chemin de dialogue de réconciliation pour la communion, nous avons besoin qu'il arrive ce qui est arrivé aux disciples d'Emmaüs. Je ne sais pas si dans leurs discussions sur les faits et les événements qui avaient eu lieu à Jérusalem, il y avait aussi un élément de conflit, de litige, d'accusation, sinon entre eux, du moins vis-à-vis des autres disciples ou, qui sait, envers Jésus qui avait failli à sa mission.

Jésus vient et transforme ce chemin stérile de lamentation et de tristesse en dialogue de communion de sentiment dans l'écoute et la méditation de la parole de Dieu illuminée par le Verbe de Dieu.

« Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous tandis qu'il nous parlait en chemin et nous expliquait les Écritures ? » (Lc 24,32).

Cette parole, que les deux disent comme en chœur, à l'unisson, exprime une réconciliation réussie. Ou plutôt une réconciliation qui peut continuer à se réaliser toute la vie, parce qu'ils ont appris de Jésus la méthode du chemin pour construire un sentiment partagé, une pensée commune, des choix communs. Dans cette phrase des deux disciples, il y a la synthèse du dialogue chrétien, ce qui construit réellement la communion entre nous, dans les communautés, dans l'Église, dans le monde.

Le dialogue commence vraiment lorsque nous accueillons la Parole de Dieu présente dans le Christ, à travers le Christ qui marche avec nous pour nous parler et nous éclairer sur les Écritures. Quand on cultive la conscience liturgique, eucharistique, que le Christ nous parle vraiment en marchant avec nous, les Écritures, l'Évangile, ne sont plus seulement des "leçons" que Dieu nous fait, mais de véritables « conversations » avec Lui : « Il nous parlait en chemin ». Les disciples d'Emmaüs n'avaient pas seulement à écouter en silence, mais ils pouvaient poser des questions, formuler des objections, exprimer leurs sentiments, leurs idées ; de fait, le verbe qui suit, *dianoigo*, signifie littéralement *ouvrir* : c'est le verbe de celui qui ouvre la porte pour faire entrer les invités. Donc les propos de Jésus expliquant les Écritures étaient une invitation à entrer chez Lui pour dialoguer sur la parole de Dieu.

C'est de cette façon que, en communauté aussi, il est nécessaire de vivre le dialogue à partir du partage de la Parole de Dieu, afin que ce dialogue puisse impliquer notre personne entière, notre cœur, le faire brûler, c'est-à-dire le passionner pour la beauté et la vérité du Christ, pour la vérité que Dieu nous communique en Se révélant.

Quand cela se réalise, le dialogue conduit les frères, les sœurs, non seulement à avoir des idées communes, ou à prendre des décisions communes, ou à se mettre d'accord sur les choses et les choix, mais aussi et surtout à mettre les cœurs en communion : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous ? ». Les deux pèlerins

se communiquent une communion d'expérience intérieure, de sentiments, de joie et d'émotion, provoquées par le Christ, par la Parole de Dieu. Alors la réconciliation n'est pas seulement superficielle, mais elle produit une réelle concorde, une communion des cœurs profonde et solide, bien que les opinions et les idées demeurent peut-être divergentes. Qui découvre une concorde avec le frère dans l'écoute et la reconnaissance de Jésus-Christ, dans la prière et l'écoute de la Parole de Dieu, n'a plus besoin de l'accuser, de le livrer au juge, d'aller toujours chez l'abbé le critiquer pour obtenir un avantage ou une victoire sur lui. Quand on expérimente vraiment combien la beauté, la bonté et la vérité du Christ font brûler nos cœurs, on n'a plus envie de continuer à se plaindre les uns des autres pour les broutilles habituelles, pour les luttes de pouvoir, pour obtenir des privilèges mondains et stériles.

Quand nous nous livrons mutuellement au juge, nous perdons notre temps, le temps de notre vie. C'est un temps durant lequel nous ne vivons pas vraiment et nous ne laissons pas vivre les autres. Combien de temps se perd dans les communautés, même au cours des Visites canoniques, pour s'accuser les uns les autres sur des questions, au fond, de pouvoir et prérogatives individuelles ! On discute, on argumente, et à la fin on ne sait plus qui a raison et qui a tort, parce que dans l'accusation de l'autre, au fond, tout le monde a tort. Si tout ce temps et ces énergies étaient consacrés à marcher ensemble avec le Christ, à L'écouter, à converser avec Lui, à parler ensemble en Sa présence, grandirait en nous l'expérience brûlante d'une beauté, d'un goût de la vie, des relations communautaires, de notre vocation, qui rendrait tout beau, même les limites et les défauts des frères, des sœurs et des supérieurs.

### **Remettre la dette dérisoire du frère**

Si l'adversaire nous mène devant le juge, nous aurons à payer en prison notre dette « jusqu'au dernier sou » (Mt 5,26). C'est un détail qui nous renvoie à la parabole du débiteur insolvable auquel le patron a remis toute sa dette et qui ne remet pas les quelques sous que lui doit un compagnon (cf. Mt 18,23-35). Mais surtout, il nous renvoie à la prière par excellence de Jésus et en Jésus, c'est-à-dire le "Notre Père", dans laquelle le Christ a inséré et a souligné le thème des dettes fraternelles à remettre comme le Père nous les remet (cf. Mt 6,7-15).

C'est comme si Jésus nous disait que, lorsque notre adversaire nous traîne devant le juge pour nous faire payer notre dette jusqu'au dernier sou, ou lorsque nous traînons notre frère devant le juge pour qu'il nous rembourse jusqu'au dernier sou, se mettre d'accord, se réconcilier en chemin, devrait consister en la décision commune d'annuler la dette, réelle ou imaginaire, qui existe entre nous. Saint Paul résume admirablement cette réconciliation en écrivant aux Romains : « N'ayez de dette envers personne, sauf celle de l'amour mutuel, car celui qui aime son prochain a accompli la Loi » (Rm 13,8). Et il rappelle que toute la Loi se résume dans le commandement : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (cf. Rm 13,9 ; Lv

19,18). Qui d'entre nous ne remettrait pas toutes les dettes qu'il a envers soi-même ? !

Pardonnez les dettes implique le consentement à renoncer à ce dont le frère m'a déjà privé, parce que ce que je lui ai prêté me manque déjà maintenant. La dimension de « se vider de soi », qui, en grec, est la *kenosis*, celle qu'a choisie le Fils de Dieu en se faisant homme et en mourant sur la Croix (cf. Ph 2,6-11), cette dimension est donc essentielle pour une vraie réconciliation. Pour se réconcilier les uns avec les autres, notre liberté doit consentir à perdre ce que le frère ou la sœur nous doit, et donc à « se vider » de ce à quoi nous aurions droit. Ce geste est libre, va au-delà de la simple justice, il est miséricorde.

Comment est-ce possible ? Comment pouvons-nous faire ce choix qui permet de remettre la dette de notre frère ? Ou comment pouvons-nous demander ce choix au frère envers qui nous sommes débiteurs ? Comment choisir de perdre quelque chose, de nous vider de quelque chose, de diminuer ? Comment pouvons-nous demander cela à nos frères et sœurs en conflit entre eux ou avec nous ?

Pour cela, il est important que nous comprenions le vrai sens de l'humilité dans la Règle et le charisme de saint Benoît. Mais surtout, que nous comprenions l'humilité du Christ Lui-même, parce que c'est à elle que saint Benoît veut nous former pour vivre en tout, et ensemble, le mystère pascal.

Nous avons vu que dans le passage de Matthieu que nous avons médité, les deux termes utilisés pour définir la réconciliation, *diallasso* et *eunoéo*, impliquent l'échange, le dialogue, pour atteindre une communion de pensées, de sentiments. Et saint Paul introduit l'hymne de la lettre aux Philippiens ch. 2 avec ces mots : « S'il est vrai que, dans le Christ, on se reconforte les uns les autres, si l'on s'encourage avec amour, si l'on est en communion dans l'Esprit, si l'on a de la tendresse et de la compassion, alors, pour que ma joie soit complète, ayez les mêmes dispositions, le même amour, les mêmes sentiments ; recherchez l'unité. Ne soyez jamais intrigants ni vaniteux, mais ayez assez d'humilité pour estimer les autres supérieurs à vous-mêmes. Que chacun de vous ne soit pas préoccupé de ses propres intérêts ; pensez aussi à ceux des autres » (Phil 2,1-4).

Et aussitôt Paul résume tout cela en nous demandant de nous ouvrir à ce qui permet vraiment cette conversion de nos cœurs, sentiments et pensées : « Ayez en vous les sentiments du Christ Jésus » (2,5).

Nous ne pouvons pas nous réconcilier entre nous tout seuls, en changeant nos propres sentiments et les sentiments du frère. Nous avons besoin de sentiments qui dépassent les nôtres, qui dépassent notre mesure, notre fermeture sur nous-mêmes. Nous avons besoin des sentiments du Christ, littéralement : de « ressentir en nous comme dans le Christ Jésus ». Et aussitôt après, Paul nous révèle que Jésus n'a pas voulu se remplir même de lui-même, de son égalité avec Dieu, mais qu'il a préféré se vider lui-même et obéir jusqu'à la mort sur la Croix (cf. Ph 2,6-8).

Si Paul nous demande cela, c'est parce que cette grâce nous est offerte et que nous pouvons l'accueillir. Nous pouvons avoir en nous et entre nous les sentiments du Christ, c'est-à-dire sa charité.

Nous, trop souvent, nous essayons de nous réconcilier et de vivre la communion fraternelle comme s'il s'agissait de construire et de produire quelque chose qui vienne seulement de nous. Comme si la communion chrétienne était un pacte, un accord, un accord bilatéral entre nous. Rien n'est bilatéral dans l'Église, parce qu'en tout, nous sommes appelés à laisser venir et agir un Tiers entre nous qui est Dieu, qui est le Christ, qui est le Saint-Esprit. Dans la parabole de Luc 15, c'est le père, et la miséricorde du père, qui peut créer une réconciliation entre les deux frères.

Par conséquent, il n'y a aucune vraie réconciliation entre nous si nous n'écoutons pas et n'accueillons pas la présence de Dieu au milieu nous. Et Dieu nous donne l'Esprit Saint justement pour cela. Dieu nous communique sa communion trinitaire pour nous permettre d'être un comme le Père et le Fils sont un (cf. Jn 17).

Cela signifie qu'une réconciliation profonde, une véritable communion, ne s'improvise pas dans nos communautés. Il faut un chemin fait ensemble, que nous, supérieurs, devons encourager de tous nos efforts, un chemin d'écoute de la Parole de Dieu, de prière les uns pour les autres et ensemble, et un dialogue visant à reconnaître le Seigneur présent parmi nous et qui nous parle, et qui nous transmet, comme aux disciples d'Emmaüs, les sentiments de sa charité humble et ardente.

« Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos. Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et *vous trouverez le repos pour votre âme*. Oui, mon joug est facile à porter, et mon fardeau, léger. » (Matthieu 11,28-30)

Le travail que nous devons faire en communauté est d'expérimenter ensemble, dans l'écoute, dans la prière, dans la vie fraternelle, combien le Christ restaure notre vie. C'est-à-dire faire ensemble l'expérience de Jésus qui nous désaltère, qui nous nourrit, qui nous reconforte. C'est cette expérience qui rend possible de renoncer aux fausses plénitudes qui créent entre nous de faux débits et de faux crédits. Lorsque nous nous entraînons à percevoir la plénitude que Dieu est pour nous, même si nous sommes démunis ou dépourvus de tout, alors vraiment la seule dette que nous avons envers les autres est celle de la charité, de « l'amour réciproque » (Rm 13,8). La charité est la seule réalité pour laquelle, plus nous nous en vidons et plus elle nous remplit. Parce que la nature de la charité est le don de soi. Plus on donne de l'amour et plus on possède l'amour. C'est le mystère de Dieu, de la Trinité et le mystère de la divine Miséricorde.

Alors, la réconciliation chrétienne n'est pas seulement le dénouement passager d'un problème, ce n'est pas la solution d'un accident de parcours; c'est l'expérience essentielle et permanente du mystère de Dieu venu impliquer toute notre vie.